

Compte Rendu de la croisière dans les Cyclades et la Crète  
Du 7 au 14 octobre 2006

---

Il est de bon ton chez certains de se plaindre des gendarmes, mais pas chez les amis du CNRS. Ah, non. Du moins, pas depuis les aventures de Solange, notre ange gardien. Elle s'était levée de bon matin pleine d'espoir, toute heureuse de partir pour la Crète faire rayonner encore un peu plus le CNRS, et puis voilà. Pas de taxi, malgré une réservation prise la veille, malgré tant de soins apportés à l'organisation de ce départ. Pire, un taxi qui arrive avec 35 minutes de retard, un taxi qui pend de l'aile, dont le moteur tousse, un chauffeur qui l'abandonne sur le bas-côté de l'autoroute, ferme à clés son véhicule et court chercher un hypothétique secours laissant Solange faire du stop. Quel départ !

Et c'est là que la Force Publique, le *deus ex machina* de ce conte républicain, apparaît tout auréolé de ses gyrophares.... Comment ! Que faites-vous là ? Et puis, chevaleresques défenseurs de la veuve et de l'orphelin, ils dressent une contravention salée au taximan indigne et foncent sur la route de l'aéroport. – Ne craignez rien, Madame : votre avion, vous l'aurez.

Effectivement, Solange l'a eu à cinq minutes du départ, alors qu'on la croyait enlevée, disparue, séquestrée, accidentée, perdue à tout jamais entre la gare du Nord et Aulnay-sous-Bois.

Voilà à quoi ça sert ce noble corps des gendarmes. Sans lui, tout était gâché. On partait sans Solange, comme une troupe d'orphelins. Après ça, tout peut arriver. Le voyage est sauvé. On peut tout affronter : les couloirs de l'aéroport d'Athènes, la circulation grecque. Une petite étoile nous protège désormais. Les valises arriveront toutes seules et comme par magie sur l'Adriana, malgré l'absence des étiquettes que Solange portait dans son sac à main. On serait tenté de croire à une influence providentielle, si ce n'est que les gendarmes sont le bras armé de notre Etat, qui est laïque, comme chacun sait. Enfin, nous voilà à bord, tous présents, tous rayonnant comme notre Association, et le bateau appareille sans encombre le soir même.

Dimanche matin, visite de Delos, une île qui allait à la dérive jusqu'à la naissance d'Apollon, qui la fixa à la terre. L'espoir était de comprendre pourquoi. Nous avons cherché. En fait, nous avons trouvé un exemple contraire : le premier roi d'Utopie entreprit d'immenses travaux auxquels toute la population participa pour détacher son île du reste du monde. Il avait déjà compris tout l'intérêt des croisières.

A Délos, en visitant le théâtre, nous avons vu un beau guichet bordé de marbre de Paros, qui servait peut-être pour la vente des billets. Là, nous avons appris que les Romains et les Grecs avaient une conception très différente des spectacles. Pour les Romains, le spectateur devait forcément s'amuser, puisqu'on lui demandait de payer son billet. Pour les Grecs, du moins ceux des cités démocrates, le théâtre n'avait pas du tout cette fonction. Il devait plutôt éduquer les populations, qui touchaient même une indemnité pour y assister, afin de les encourager à quitter leur travail pour un jour. On ouvrait même les cachots, pour que les prisonniers puissent se rendre au théâtre et acquérir une belle culture classique. Voilà peut-être ce qu'il faudrait faire avec le Théâtre Français pour perpétuer le rayonnement de notre langue et s'assurer que notre culture ne sombre pas à son tour dans les jeux de cirque....



Toutes sortes de choses bizarres se sont passées à Délos. On nous raconte qu'un fleuve a cessé de couler (c'était sans doute le Pactole, qui assurait l'économie) dès que la statue d'Apollon fut retirée du temple, et qu'il se remit à couler de plus belle dès que la statue fut remise à sa place. Dans notre groupe, un ingénieur des Eaux est présent, qui prend bonne note, mais hélas, il est à la retraite...

Enfin, en revenant l'après-midi à Mykonos, nous avons constaté que les bonnes traditions mythologiques ne se perdent pas : au lieu de se servir du ciment *Lafarge*, ici, on emploie une pâte elle aussi emballée dans du papier poussiéreux mais qui porte un autre nom. C'est le ciment *Titan*. Voilà qui inspire confiance et montre que le paganisme a encore de beaux jours devant lui.

Lundi matin, petit détour par la Turquie pour visiter le site extraordinaire d'Ephèse. Seulement le tiers de la ville est excavé. La façade de la bibliothèque est conservée jusqu'en haut, d'une perfection étonnante. Tout cela est grandiose, mais il y a, en plus des chefs d'œuvre, des petits détails savoureux qui restent dans la mémoire. Par exemple, les Ephésiens ont eu (les premiers) une conception très originale du gouvernement. Cela se passait dans un WC collectif qui existe encore. Les maîtres s'y rendaient en laissant le temps à leurs esclaves de chauffer les trônes en marbre. Il semblerait même que l'expression moderne d'un *cabinet ministériel* ait précisément cette origine. Sans doute, le trône aussi. Plus étonnant encore, ils avaient aussi un parlement (mais pas, cette fois, dans les latrines), situé à l'autre extrémité de la ville. Sans doute avaient-ils séparé les deux fonctions pour ne pas trop mélanger les genres.... A partir de là, on comprend que Louis XIV n'ait pas voulu de WC à Versailles. Il espérait tenir les ministres à bonne distance de son palais. En tout cas, les Ephésiens avaient également prévu (bien avant son invention) la peau de banane : les rues étaient pavées de marbre blanc buriné de petits coups – les anti-antidérapants antiques.

Le programme du lundi est chargé : L'après-midi, visite de Milet, ville des sécantes, édifiée dans le genre euclidien, tirée au cordeau par un certain Hippiamos, inventeur de la cité parfaitement géométrique. On ne plaisantait pas avec cet homme-là. Ni sécu, ni banlieues. Il avait déjà compris qu'il fallait exclure les artistes fauteurs de troubles et les obliger à camper en dehors des portes pour qu'ils ne sèment pas la pagaille. En revanche, les prostituées

touchaient des subsides de la Cité, compte tenu des immenses services rendus pour le tourisme antique. Décidément, le monde ancien est plein d'enseignements. Force est de le constater: ces Grecs, ils avaient tout prévu.

Cap sur Rhodes pendant la nuit de lundi à mardi. Voilà encore une île qui a des notions originales sur le gouvernement. Son grand sage, qui exerça le pouvoir, était poète (à l'époque, c'était encore une recommandation en politique.) Cléobule, aurait fait un bon Directeur du CNRS : il a dit que « Toute chose a sa mesure » et aussi qu' « il est mieux d'écouter que de parler. » Décidément, on ne fait pas un pas dans ce pays sans apprendre quelque chose d'utile. Nous avons visité le Palais des Grands-Maîtres, ou soi-disant tel, puisqu'il fut reconstruit par les Italiens pendant la dernière guerre, puis les auberges des différentes Langues des Chevaliers de Saint Jean de Jérusalem, dits de Rhodes, dits de Malte, qui passaient le plus clair de leur temps à chercher des stratégies astucieuses pour contrecarrer la progression des Turcs. Les façades de ces bâtiments sont magnifiques, mais voilà le hic : aujourd'hui, ils sont tous envahis par les fonctionnaires. En définitive, ces pauvres chevaliers se seraient-ils trompés d'ennemi ?

Petite expédition mardi après-midi à Lindos, dont l'agora mérite l'escalade. Petite déception, aussi, au départ, en contemplant pour la première fois un frangipanier. Hélas, le fruit de cet arbre n'est pas la frangipane. Il n'est même pas comestible. En route, visite d'une superbe église grecque dans la ville de Lindos dont les fresques sont tout à fait remarquables et nouvellement restaurées. On y voit un Saint Christophe cynocéphale, ce qui, pour les spécialistes des légendes égyptiennes, hellénistiques et chrétiennes, évoque tout de suite un tas de choses savantes, de quoi faire au moins une thèse. Pour les Rhodiens, c'est beaucoup plus simple. Saint Christophe était si beau qu'il attirait toutes les dames, et c'est pour leur échapper qu'il se fit faire une tête de chien. Un peu naïf, le saint. Comme s'il suffisait d'un look de chien pour échapper aux dames. On vous fait croire de ces choses.... Enfin, c'est assez curieux de voir une tête de chien avec une auréole sur un mur d'église, quelle que soit l'explication.. Quant à l'agora, le site valait le détour. Dommage que le temple, de reconstruction encore inachevée, n'ait pas subi quelques intempéries pour le patiner un peu à l'ancienne. Quelques tirs de chevrotines l'amélioreraient.

Mercredi matin, c'est la visite de Malia, où les Minoens ont édifié un palais pour conserver l'huile d'olive. C'était sans doute un monopole intéressant. Comment faire autrement pour alimenter les lampes grecques ? Mais la précaution de l'emmagasiner dans des palais était inutile, puisque tout a brûlé. Voilà ce qui arrive aux avars et aux avaricieux.

Au retour, petite halte dans une petite église de tous les saints, où nous attendent des fresques byzantines de l'époque des Paléologues, datation un peu vague, mais qui doit suffire. La plus curieuse est intitulée *La Perplexité de Josef*. L'ange lui corne la Bonne Nouvelle dans une oreille, et la tête que fait Joseph mérite vraiment d'être étudiée. Visiblement, il se pose des questions. Dans une nef parallèle, on reconnaît les vierges folles et les vierges sages. La différence entre les deux tient encore une fois aux expressions des visages. Nul doute que c'est peint d'après nature... Grand débat sur le chemin du retour : faut-il tenir pour Héraclite ou bien pour Parménide ? Tout est-il fluctuant, ou les choses sont-elles immuables ? Apparemment, c'est encore un bon thème de recherche.

Départ à Cnossos jeudi matin au palais où vécut « *La fille de Minos et de Pasiphaé* » qui faisait rêver Marcel Proust. Dédale, séduit par Ariane, lui livra le secret du labyrinthe où était enfermé le Minotaure, elle le révéla à son amant, Thésée, qui pût ainsi tuer le monstre et retrouver la surface grâce à la corde tissée des cheveux d'Ariane...

Au moins, nous avons pu apercevoir la plomberie de la salle de bains de Phèdre, détail important auquel Racine n'avait pas songé, trop dur à caser dans un alexandrin. Il est constamment question d'Alexandre dans ce voyage, mais on oublie l'alexandrin, inventé pour

son oraison funèbre. Ces Grecs, c'est une poisse : pas moyen d'en sortir. Même les Romains n'ont pas su s'en dépêtrer (autre sujet de conférence, la veille au soir.)

Visite au pas de course du musée d'Héraklion, bâtisse de la période pré-touristique assez bien reconstitué, célèbre pour ses salles en clair-obscur, ses longs couloirs en marbre glissant, son écho phénoménal et les multiples reflets de ses vitrines qui cachent d'authentiques chefs-d'œuvre. On y admire des têtes de guide de la même époque, qui conduisent des théories fatiguées vers leur dormition finale aux pieds du Minotaure. Heureusement l'après-midi nous revenons et pouvons enfin en paix voir les œuvres d'art du musée sans bousculade, puis flâner dans la ville charmante.

Le soir, cocktail et dîner du commandant. Mais pas le temps de dormir pour les passagers de la croisière. Tout de suite, on embarque pour retourner à Athènes, où nous attendent d'autres musées. Malheureusement, l'un de nous avait parlé de Neptune par inadvertance, et Poséidon, sans doute vexé, s'est déchaîné toute la nuit. L'Adriana traverse donc une tempête impressionnante, qui montre que la mer Egée n'est pas toujours si bleue et si calme. Voilà pourquoi les statues du musée National tanguaient encore le lendemain matin pour nombre d'entre nous.

Tout a une fin, bien sur. Les statues archaïques ont cessé de sourire pour entrer dans la période classique, et les voyageurs de la croisière font de leur mieux pour rester souriants en rentrant dans leur grisaille moderne.

Jean-Patrick Connerade